



Paul se hâta de rentrer dans le hall de son immeuble-bunker... La tempête carbone menaçait d'éclater un moment à l'autre, et il avait oublié ce matin-là d'emmener avec lui son masque à oxygène. S'il avait la malchance de se retrouver pris soudain au milieu d'une bourrasque de gaz ou d'une zone de base protection ozonique contre les ultra-violets, cela pouvait lui valoir un séjour aux urgences, voire pire !! Aussi avait-il quitté dès le milieu d'après-midi son bureau au ministère du bonheur. De toute manière, il n'y avait pas beaucoup de travail depuis que la dernière campagne de communication sur le plan d'amélioration de la qualité de l'air était terminée.

Le descenseur qui le conduisit à son appartement du 43<sup>ème</sup> sous-sol était presque vide à cette heure précoce. Il était assez vieux pour se souvenir avec nostalgie du temps pas si lointain où les immeubles étaient encore construits en hauteur, permettant parfois d'apercevoir le ciel à travers l'échancrure de deux gratte-ciels voisins. Mais la multiplication des tornades dévastatrices avait fini par avoir raison de ce type de bâtiments, et les habitations étaient désormais profondément enfouies dans le sous-sol, et systématiquement équipées de réseaux autonomes d'approvisionnement en oxygène et de chauffage par géothermie profonde. Ce nouveau type d'architecture, outre la sécurité face aux intempéries et aux tempêtes de gaz, présentait aussi l'avantage d'une très bonne efficacité énergétique permettant d'obtenir une empreinte-carbone quasi-nulle. Mais elle aurait aussi risqué de provoquer des réactions de claustrophobie si les extraordinaires progrès de la technologie n'avaient permis d'y remédier.

Il était loin, désormais, le temps où les murs des petits appartements-caves étaient encore couverts d'écrans plats, permettant aux habitants de jouir, à leur guise, d'un spectacle de campagne bucolique où d'une fantastique randonnée dans l'Himalaya pendant qu'ils préparaient au four à micro-onde leur plateau-repas du jour à base de viande synthétique ou de purée d'insectes !!! Depuis quelques années, une révolution radicale avait permis d'aller encore beaucoup plus loin dans l'illusion.

En rentrant dans son petit studio-cellule, Paul décrocha donc de la patère son masque à hologrammes en forme de bec de canard et le régla sur « Palazzo Pitti ». Il aimait bien l'atmosphère de ce lieu, plus petit et plus intime que Versailles ou la Cité interdite, et empli des œuvres d'arts de la Renaissance italienne. Il le fixa sur son visage, au niveau des yeux, en n'oubliant pas d'attacher les écouteurs sur les oreilles. Ces nouveaux modèles, en tissus humains reconstitués, étaient infiniment plus confortables et moins agressifs pour l'environnement, que ceux en cuir naturel, en plastique ou en caoutchouc qui autrefois irritaient la peau du visage, présentant de plus une empreinte-carbone assez élevée.

Tout de suite, il fut transporté dans la Florence de la Renaissance. Ce jour-là, la fantaisie lui avait pris, en effet, d'appuyer sur l'option « dépaysement chronologique » qui lui permettait, au gré de ses pérégrinations virtuelles dans le palais, d'en croiser les habitants du XVI<sup>ème</sup> siècle, en costume d'époque, et même d'engager la conversation avec eux. C'était agréable et instructif, car il pouvait apprendre plein de choses sur les mœurs de la renaissance, assister à un concert ou à une fête et même parfois engager un début d'idylle avec une aristocrate italienne. Mais parfois, cela lui pesait de voir son intimité envahie par une foule d'inconnus. Alors changeait d'option, appuyant sur le bouton « confort moderne ». Le Palazzo Pitti - ou le Louvre, ou le palais de Schönbrunn, à sa convenance – se transformait alors en un bâtiment entièrement rénové, doté de tout le confort moderne, où il pouvait se promener tranquillement sans être gêné par personne – à moins qu'il ne

sélectionne l'option « multiplexe » permettant de croiser les autres utilisateurs virtuellement présents dans les lieux en même temps que lui.

C'était donc un espace infini de liberté, de découvertes et de rencontres qui s'ouvrait à Paul lorsqu'il se claquemurait, seul, dans son petit studio-terrier du 43<sup>ème</sup> sous-sol. Mais, pour pouvoir mettre à profit ces possibilités de circulation dans d'immenses espaces virtuels sans risquer de se cogner contre les murs étroits de sa cellule, il était soumis à une rigoureuse contrainte d'immobilité. C'est donc assis dans un confortable fauteuil, mimant la marche par un régulier tapotement des pieds, et accélérant éventuellement le rythme de ses déplacements par d'amples mouvements des bras et des mains, que Paul allait et venait dans ses palais et ses montagnes imaginaires. Comme il parlait aussi à des interlocuteurs invisibles, n'importe quel témoin de son agitation l'aurait alors pris pour un fou. Mais il n'était pas fou, il était simplement en voyage dans le merveilleux monde virtuel progressivement mis en place par l'Etat pour suppléer à la destruction et l'enlaidissement du monde réel.

Mais comment en était-on arrivé là ?

\*

Dans le vaste bunker souterrain, hyper-sécurisé, qui tenait lieu de palais au Roi Philomène IV depuis que l'antique palais de ses ancêtres avait été détruit par une méga-tornade, se tenait au même moment une réunion de crise. Autour du vieux monarque, s'étaient assis des principaux conseillers : son ancien bouffon, Jacquot-la-folie, nommé par ses soins ministre des fêtes et du bonheur ; son ancien garde du corps, Younis-la-castagne, devenu ministre de la gentillesse et de tranquillité ; son ex-cocher, Rucius-le-sagouin, qui détenait désormais le portefeuille de ministre de l'eau pure et du beau temps ; enfin, son intendant, l'usurier Claudio-doigt-crochus, nommé ministre de la générosité et du bien-être.

Ces sympathiques appellations révélaient le rêve qui avait bercé toute la vie du bon souverain : créer dans son royaume d'Utopie une société idéale, débarrassée des fléaux de la misère, de la violence et de l'oppression ; une société de Justice où l'Etat royal, omniscient et omniprésent, s'occuperait, dans les moindres détails, du bien-être de ses sujets. Où l'hôpital et l'école seraient entièrement gratuits ; où toutes les formes d'oppression, de discrimination, d'inégalités injustifiées seraient bannies ; où les pauvres recevraient chaque mois une pièce d'or leur permettant de survivre et auraient droit à un toit ; où un climat de fête permanent permettrait à tous de s'adonner aux joies de la musique et de la danse ; où les pauvres du monde entier seraient accueillis sans restrictions ; où la justice royale n'aurait pas pour mission de terrifier le peuple, mais d'aider les voleurs et les assassins à rejoindre les rangs des honnêtes gens.

Dès qu'il avait accédé au trône, quarante années plus tôt, il s'était attelé avec ardeur à la tâche, étoffant chaque jour un peu plus l'administration royale, nommant sans cesse de nouveaux ministres à mesure que le champ de ses ambitions s'accroissait. Bien sûr, il avait fallu pour cela augmenter les impôts et s'endetter auprès des prêteurs Dombards, mais qu'importait l'argent face à un aussi noble idéal ?

Les premières années, les réformes entreprises par le bon Roi provoquèrent l'enthousiasme populaire. Les paysans analphabètes étaient heureux de voir leurs enfants apprendre à lire, les hôpitaux ouvrirent toutes grandes leurs portes aux malades désargentés, les pauvres gens purent enfin manger à leur faim, les peines et les tortures les plus terrifiantes furent supprimées pour les condamnés.

Mais, progressivement, les choses se détériorèrent. On aurait dit que chacune des mesures bien intentionnées prises par le Roi Philomène créait de nouvelles difficultés imprévues en détraquant le cours naturel des choses. Rendait-on les hôpitaux gratuits pour tous ? Aussitôt, des milliers de pauvres hères étrangers franchissaient les frontières du pays pour se faire soigner dans les établissements royaux. Rendait-on la police et la justice moins terrifiantes en multipliant les règles protectrices en faveur des personnes mises en cause ? Aussitôt, les voleurs et les assassins s'enhardissaient, multipliant de nombre de leurs forfaits. Donnait-on une pièce d'or à chaque pauvre du pays ? Aussitôt, ceux-ci arrêtaient de travailler pour se complaire dans l'oisiveté. Ouvrait-on, dans le but de promouvoir le commerce, les frontières aux produits étrangers ? Le royaume voisin de Mastokie déversait massivement ses produits, fabriqués à bas coût par des travailleurs-esclaves, sur les marchés du pays, poussant les artisans locaux à la ruine. Accordait-on aux immigrants clandestins une aide minimale afin de les empêcher de mourir de faim ? Aussitôt les flux d'entrée illégaux, dopés par la perspective de cette manne, s'accroissaient, posant d'insolubles problèmes d'accueil et d'intégration. Quant aux jeux et aux fêtes inventées par Jacquot-la-folie, trop marqués par les goûts alambiqués et quelque peu décadents de la cour, ils répondaient mal aux attentes du peuple. Enfin, le poids excessif des impôts incitait les riches à sortir du royaume pour mettre leur fortune à l'abri, et décourageait les pauvres de travailler, tandis que l'endettement croissant de l'Etat obligeait le Roi à consacrer une part croissante de ses revenus au remboursement des emprunts.

Si cela n'avait pas été suffisant, d'autres plaies, dont le pauvre Roi Philomène n'était aucunement responsable, s'étaient abattues sur le royaume. De terrifiantes éruptions volcaniques avaient entraîné un dérèglement généralisé du climat : de terribles sécheresses succédaient à de grandes inondations, ruinant les récoltes ; des ouragans et typhons monstrueux détruisaient fermes, maisons et ateliers ; des tempêtes de gaz toxiques asphyxiaient les malheureux habitants. Ces désordres climatiques avaient à leur tour provoqué famines et exodes. Par familles, par tribus entières, des millions d'immigrants avaient franchi les frontières d'Utopie pour échapper à la misère, et pour profiter des aumônes généreuses accordées par le Roi. Mais leur nombre excédait largement les possibilités d'accueil du royaume, et ils s'entassaient maintenant dans les faubourgs misérables des villes, où s'était instauré un état de quasi-anarchie et où les milices royales n'osaient même plus s'aventurer.

Au bout de quelques années, les échos de la souffrance et de la révolte populaire commencèrent à arriver aux oreilles du bon Roi Philomène. « *Comment ? demanda-t-il au ministre de la tranquillité, est-il vrai que les honnêtes commerçants se font dépouiller par des bandes de brigands jusqu'aux portes de la capitale ?* » ; *Comment ? demanda-t-il au ministre du bien-être, est-il vrai que nos hôpitaux ne peuvent plus accueillir les malades qui se pressent en nombre toujours plus grand à leurs portes ?* » « *Comment ? demanda-t-il au ministre de la générosité, est-il vrai que nous n'avons plus assez de pièces d'or pour secourir tous les miséreux ?* »

Devant ces questions embarrassantes, les ministres tentèrent d'abord de cacher la vérité au Roi. Le ministre du bonheur fit organiser de grandes fêtes où des milliers de sujets défilèrent joyeusement, derrière des chars multicolores, pour exprimer à Philomène IV leur gratitude pour ses bienfaits ; le ministre de la tranquillité lui fit visiter des prisons-modèles où les voleurs, amendés, repentants et assagis, se préparaient avec impatience à entrer dans leur nouvelle vie d'honnêtes travailleurs. Le ministre de l'eau pure l'emmena dans un nouveau parc, récemment créé, où s'ébattaient toutes sortes d'animaux sauvages au milieu d'une végétation luxuriante ; et le ministre de la générosité le fit participer à un gigantesque banquet offert aux pauvres des faubourgs à l'occasion de la fête d'Apollon.

Pendant quelques temps, le bon Roi Philomène fut quelque peu rassuré. Mais le grondement du peuple continua d'enfler. C'étaient des collecteurs d'impôts molestés, des pillages provoqués par la disette, des bruits d'émeutes qui se faisaient entendre, depuis les rues de la capitale, jusqu'à l'intérieur du palais.

- *Mais que se passe-t-il ? demandait le Roi à ses ministres ? N'avons-nous pas tout mis en œuvre pour que mon peuple soit heureux ?*

Les ministres, confus, baissaient la tête. Ils savaient bien, eux, que la situation était mauvaise, plus mauvaise encore que ne le pensait le Roi. Calamité naturelles, bagarres entre autochtones et nouveaux venus, meurtres et incendies volontaires, misère et désolation, devenaient peu à peu le quotidien d'un royaume qui avait été autrefois prospère. Mais la position des ministres, leur pouvoir et leur richesse, étaient trop liées au rêve royal de cette société idéale dont la mise en œuvre leur incombait - pour qu'ils osent avouer au monarque que, non seulement sa réalisation était désormais compromise, mais aussi que s'obstiner dans cette utopie conduirait inmanquablement le royaume entier aux portes de la banqueroute et du malheur.

Affolés, ils décidèrent de gagner du temps en essayant de masquer la réalité, non seulement au Roi, mais au peuple lui-même.

- *Nous pourrions interdire la diffusion de fausses nouvelles sur le mauvais état du royaume et ne faire circuler que des informations positives sur les réseaux de psycho-communication,* proposa le ministre de la tranquillité.
- *Nous remplacerions par des hologrammes les monuments détruits par les ouragans et les émeutes,* suggéra le ministre du bonheur.
- *Nous pourrions verser dans l'eau du robinet des produits euphorisants pour redonner au peuple sa joie de vivre et son optimisme,* opina le ministre de l'eau pure.
- *Et, puis, nous pourrions augmenter encore un peu les impôts sur ceux qui mangent encore à leur faim pour distribuer de la nourriture à ceux que les impôts ont complètement ruinés,* conclut le ministre de la Générosité.

Et il en fut ainsi. Les mauvaises nouvelles ne circulèrent plus que sous forme de vagues rumeurs, clandestinement diffusées de bouche à oreille, tandis que ceux qui disaient la vérité étaient insultés et pourchassés. La réalité d'une ville ravagée par les incendies et les cataclysmes fut masquée par les belles images des hologrammes. Drogés par l'eau du robinet, les habitants firent désormais preuve face aux malheurs des temps d'une indifférence résignée. Des fêtes et des jeux magnifiques, ainsi que quelques aumônes publiques nouvelles, financées par les économies de ceux qui en avaient encore un peu, permirent de repousser pour quelques temps une nouvelle explosion de désespoir des crève-la-faim. Pendant quelque temps, le calme revint dans le royaume.

Jusqu'à ce jour maudit où un incendie ravagea le temple de Jupiter, Notre-maître, un monument qui avait traversé les âges, depuis sa construction, 3000 ans auparavant. Même s'il était désormais déserté par les fidèles – car le peuple d'Utopie, influencé par les idées nouvelles, se détournait de plus en plus de la religion de ses aïeux – il incarnait tout de même aux yeux de tous le cœur vivant du royaume, le symbole même de son identité ancestrale. Il avait résisté, pendant 3000 ans, aux invasions, aux guerres civiles, aux tremblements de terre... Et voilà qu'à l'occasion d'une simple restauration organisée par le ministère de du bonheur, l'édifice était parti en fumée.

Cette fois, malgré l'eau trafiquée, malgré les nouvelles lénifiantes diffusées, directement dans l'esprit des habitants, par les psycho-réseaux d'Etat, l'émotion fut vive au sein de la population. Voir brûler le beau temple de Notre-Maître, qui, avec son beau péristyle de colonnes doriques, avait veillé pendant 3000 ans, depuis sa colline sacrée, sur la belle capitale d'Utopie, apparaissait à tous comme un signe, un symbole de la décadence et de la chute prochaine du royaume. Et, quelle que soit la cause de ce drame, celui-ci témoignait de manière tragique de l'impéritie du Roi et de ses ministres : s'agissait-il d'un accident ? Alors, comment expliquer que les sommes énormes dépensées pour ses fêtes publiques ineptes par le ministre du Bonheur n'aient pas permis d'assurer la sécurité de ce monument si important, si cher au cœur de tous les habitants ? S'agissait-il d'un acte criminel ? Alors, cela signifiait que le Roi n'était même plus capable de défendre les symboles les plus sacrés du royaume contre les envahisseurs et les canailles qui voulaient les mettre à bas, comme peut-être, il voulaient mettre à bas le royaume lui-même. Et la foule, saisie d'une angoisse diffuse, commençait, une nouvelle fois, à s'assembler sur les places, calme encore, mais susceptible à tout moment de se révolter dans un déchaînement de violence...

Et c'est pourquoi, affolé par cette perspective, le Roi Philomène avait convoqué ce matin-là ses ministres en réunion de crise ...

\*

Au même moment, Fleur de Lotus ouvrit la porte de la maison pour balayer un peu le trottoir et sortir les ordures. La petite maison de plaisir qu'elle animait avec trois autres employées devait ouvrir vers 14 heures, et il ne restait plus beaucoup de temps pour nettoyer le grand salon, la salle de bain et les chambres, changer les serviettes et aller acheter les produits d'entretiens et quelques boissons au marché d'à côté avant que les premiers clients n'arrivent.

Le salon était installé au fond d'une petite cour du faubourg de Casalotti, dans ce qui avait sans doute été autrefois un atelier de menuiserie ou de de cordonnerie. Situé à la périphérie nord de la Ville

d'or, Casalotti avait été toujours constitué un lieu d'accueil des populations pauvres : petits artisans et ouvriers chassés, 200 ans auparavant, du centre de la ville par le renchérissement des loyers consécutif aux grandes opérations de rénovation urbaine lancés par un lointain aïeul du Roi Philomène, Aksar II ; paysans qui, un siècle plus tard, avaient afflué vers la ville pour échapper à la misère des campagnes et trouver du travail dans les nombreuses usines alors en activité autour de la Ville d'or ; enfin, populations pauvres venues des pays environnants pour fuir les guerres, les massacres, à la recherche d'une vie meilleure en Utopie.

Les flancs autrefois arborés de la falaise de Casalotti s'étaient alors d'abord couvert de petites bicoques misérables, qui voisinaient avec de nombreux cabarets accueillant le dimanche les citadins en goguette. Cette première génération de bâtisses avait ensuite été remplacée, au fil du temps, par des immeubles modestes de 4 ou 5 étages, offrant à leurs habitants des conditions de vie un peu plus décentes, même si elles manquaient toujours des commodités les plus essentielles. Mais c'était tout de même, malgré sa pauvreté, un quartier chaleureux : les gamins jouaient dans les rues étroites qui serpentaient le long des flancs de la falaise, les artisans gagnaient petitement leur vie devant leur établi, les lingères allaient blanchir le linge au lavoir collectif, les ouvriers allaient travailler dans d'une des nombreuses usines des environs, et, le dimanche, tout le monde allait se distraire au music-hall, au café ou à la fête foraine.

Au cours des cinquante dernières années, Casalotti avait en partie échappé au mouvement d'embourgeoisement qui avait touché beaucoup d'autres anciens faubourgs populaires de la Ville d'or. En effet, la mauvaise tenue du sous-sol avait empêché que les petits immeubles ouvriers en brique crépée au plâtre, avec leurs arrière-cours bordées de petits ateliers d'artisans, ne soient mis à bas pour être remplacés par de hautes tours d'affaires ou de confortables habitations bourgeoises, puis par des gratte-terre souterrains. D'ailleurs, le fait que Casalotti soit situé dans une sorte de ravin, enserré entre deux hautes falaises, lui offrait une protection naturelle contre les cataclysmes qui ravageaient régulièrement le reste de la ville. Aussi, le quartier avait-il continué à accueillir massivement de nouvelles vagues de populations pauvres. Mais celles-ci venaient désormais, non des campagnes de l'Utopie, mais des royaumes voisins, et même de beaucoup plus loin encore. Aussi voyait-on désormais se côtoyer dans les rues de Casalotti toutes sortes d'ethnies, de nationalités et de religions : des Verts venus des brousses de Lakatie, des Bleus arrivés des rivages de la grande mer du Sud, des Bruns qui avaient parcouru un long chemin depuis les grandes villes surpeuplées de l'Inadie, des Mauves chassés par l'exode rural des campagnes la lointaine Sinélie. Chaque groupe avait amené Casalotti ses coutumes, ses croyances, ses modes de vie. Et ils se côtoyaient là, davantage qu'ils ne coexistaient, chacun restant plus ou moins replié sur sa communauté d'origine, en essayant d'y trouver les moyens d'échapper à la misère.

Car la vie, pour ces nouveaux venus souvent illégaux, n'était pas bien clémente. Parqués dans les faubourgs pauvres de la prestigieuse Ville d'or, pourchassés par les milices royales, trouvant difficilement du travail en raison de la crise économique qui frappait l'Utopie, mal payés, exposés à la violence des brigands, habitant des gourbis sordides dans des immeubles délabrés, ostracisés par les autochtones du centre-ville, il ne faisaient pas vraiment partie du pays, mais y constituaient une sorte d'enclave étrangère. Et celle-ci était affectée de mille autres maux qui avaient nom : violence, insécurité, tension récurrentes entre les différents groupes ethniques et religieux. Les Verts avaient le sentiment d'être injustement méprisés par les autres groupes, les Bleus s'estimaient empêchés de

pratiquer leur religion à leur guise, les Bruns survivaient difficilement de toutes sortes de petits métiers mal payés, et les Mauves, habiles commerçants et travailleurs acharnés, étaient jaloués par les autres groupes pour leur relative réussite.

La vie dans le quartier de Casalotti avait cependant aussi ses bons côtés. C'était la solidarité qui unissait les membres d'une même communauté face aux trop nombreux coups du sort ; c'était la chaleur humaine des petits cabarets ; c'était la gaité des enfants jouant en bande dans les rues et sur les terre-pleins des boulevards. Mais, ce qui faisait peut-être le plus grand charme de Casalotti, c'est qu'il empruntait certains de leurs meilleurs côtés à deux mondes urbains que tout opposait : d'un côté, le centre prospère de la Ville d'or, désormais transformé en une sorte de bunker souterrain hyper-sécurisé, truffé des technologies de communication et de contrôle les plus avancées, où vivaient les populations autochtones les plus aisées dans un climat de puritanisme moral et d'utopie sociale ; et de l'autre, la grande périphérie urbaine, un monde chaotique, dévasté, attardé, où s'entassaient dans d'immenses bidonvilles les populations déclassées et immigrées les plus misérables.

Au premier monde, Casalotti ressemblait par la tranquillité et la sécurité relatives qui y régnaient encore, ainsi que par le fait que beaucoup de ses habitants, quoique pauvres, échappaient à la misère qui ravageait les faubourgs plus lointains ; au second monde, il ressemblait par la rémanence d'une forme de liberté, pas encore détruite par l'omniprésence de la milice, de la surveillance vidéo, ni par la vie de fourmilière souterraine à laquelle étaient désormais astreints les habitants riches du centre de la Ville d'or.

Ceux-ci, d'ailleurs, appréciaient à sa juste valeur cette liberté de faubourg : dans les vieilles rues en pente de Casalotti, on pouvait encore librement venir se procurer quelques substances artificielles, goûter des plaisirs interdits dans des maisons accueillantes, écouter des chansons utopiennes traditionnelles ou de la musique latakienne dans les vieux cafés, sans risquer, ni une verbalisation par la milice royale fort discrète ici, ni une agression violente par une des bandes de brigands qui terrorisaient les faubourgs lointains de la ville.

Et c'est à cela que l'établissement de Fleur de Lotus devait sa prospérité. Dans son grand salon à la lumière tamisée, on pouvait danser, causer, boire un thé au son d'une musique discrète. On pouvait aussi manger un bon plat de cuisine sinélienne, concocté par Fleur de Lotus elle-même, si l'on avait une petite faim. Puis, le visiteur pouvait s'il le désirait s'isoler avec l'une ou l'autre des pensionnaires pour un petit massage coquin. Il était toujours accueilli avec le sourire, comme un vieil ami, tandis que les hôtes prenaient congé de lui avec un petit baiser amical.

Inutile de dire que dans ces conditions, le salon accueillant de Fleur de Lotus drainait vers Casalotti un flux ininterrompu de mâles solitaires, venus du centre de la ville d'or, pour vivre un petit moment de plaisir, de détente et d'affection loin des caméras de contrôle, des écrans géants et de la morale puritaine des beaux quartiers. Et Paul figurait parmi les plus fidèles de ces clients.

\*



Diplômé de l'Institut royal supérieur de rhétorique, Paul jouissait d'une bonne place au ministère de l'eau pure. Mais, depuis quelques temps, son travail l'ennuyait. Ou, plus exactement, il éprouvait un sentiment diffus de découragement, et parfois même de honte, en pensant à la tâche dont il était chargé.

En fait, celle-ci consistait à mentir, ou plus exactement à préparer avec beaucoup de soins et de professionnalisme les mensonges diffusés par l'institution qui l'employait, appelés dans le jargon officiel « éléments de langage », afin de mettre en valeur les réalisations douteuses de son ministère et l'obtenir une nouvelle augmentation de ses crédits.

En fait, la création du ministère de l'eau pure et du beau temps avait résulté d'une peur et d'une illusion : la peur, c'était celle de voir le climat se détériorer inexorablement sous l'action des volcans en furie. L'illusion, c'était de croire que le l'Etat royal avait les moyens de faire face, seul aux conséquences de cette catastrophe de dimension planétaire sur le petit royaume d'Utopie. Pour répondre, ou plutôt faire semblant de répondre, aux craintes du peuple terrifié par la multiplication des cataclysmes, le Roi avait donc créé, quelques années auparavant, ce nouveau ministère. Depuis lors, celui-ci s'efforçait, pour justifier son existence et obtenir un accroissement des subsides nécessaire pour payer ses fonctionnaires toujours plus nombreux, de lancer toutes sortes de programmes saugrenus et coûteux, à l'efficacité plus que contestable. Et le travail de Paul consistait, justement, à désarmer les critiques en prouvant, parfois contre l'évidence, l'utilité de ces projets.

Depuis quelques mois, il avait été chargé du dossier très sensible des entonnoirs à vent. L'idée consistait à remplacer le bois et le charbon de terre habituellement utilisés en Utopie pour produire de la chaleur et de la lumière, par du vent, de manière à ménager les ressources forestières et à éviter la multiplication des mines polluantes. Le principe étant apparemment simple : de larges entonnoirs orientables étaient fixés au bout d'immenses mats métalliques afin de capter le vent. Celui-ci était ensuite orienté, à travers un réseau de conduites à très haute pression, vers des turbines qui le transformaient en lumière ou en chaleur. Ces précieux fluides étaient alors acheminés, via un réseau souterrain, vers leurs lieux de consommation.

Sur le papier, ce projet était extrêmement séduisant. Certes, il était très coûteux, plus que n'importe quelle autre technique existantes, et beaucoup plus notamment que le charbon qui avait été utilisé jusque-là pour le même usage. Mais il suffirait, pour financer ce surcoût, d'augmenter de quelques centimes l'impôt sur le pain et sur le sel. Et, de l'autre côté, quelle réussite extraordinaire ce serait que de disposer d'une source inépuisable d'énergie, fournie gratuitement par la nature, et que l'on ait besoin pour cela de d'abattre les forêts ou de défigurer les paysages par des mines hideuses et polluantes !!

Les choses, cependant ne s'étaient pas passées aussi bien que prévu. Ou plus exactement, elles s'étaient terriblement mal passées, du fait des erreurs et du manque de prévoyance des concepteurs du projet. Les mats à entonnoirs, tout d'abord, consommaient des quantités colossales de métaux rares, pour l'extraction desquelles il avait fallu ouvrir des mines encore plus polluantes que celles de charbon. Personne en Utopie ne savait d'ailleurs produire ces engins, et il avait fallu les faire venir entièrement, à prix d'or, de la lointaine Sinélie. Ensuite, l'installation, par milliers de ces objets gigantesques avait transformé les paysages autrefois bucoliques du royaume d'Utopie en une

immense forêt artificielle de mats géants surmontés d'entonnoirs hideux. Si, au moins, ceux-ci avaient fonctionné correctement !!! Mais pas du tout !!! Non seulement ils ne produisaient leur précieux fluide que de manière aléatoire, lorsque le vent soufflait, mais en plus ils étaient beaucoup plus fragiles que prévu, et avaient une fâcheuse tendance à tomber souvent en panne, quand ils n'étaient pas mis à bas par centaines à l'occasion de l'une des gigantesques tornades qui ravageaient de temps à autre le pays. On s'apercevait alors qu'il était pratiquement impossible de se débarrasser des gigantesques blocs de béton qui avaient été coulés en terre au pied des mâts, et qui empêcheraient jusqu'à la fin des temps la terre de se régénérer afin d'être à nouveau consacrée à l'agriculture.

Toutes ces déceptions avaient évidemment entraîné une considérable augmentation des coûts de ces engins, qui avait contraint le Roi à augmenter à nouveau l'impôt sur le pain et le sel. Il en était résulté une série d'émeutes qui avaient mis le pays à feu et à sang, contraignant le gouvernement à faire marche arrière ; et maintenant, le Roi se retrouvait face à un monstrueux déficit, à des paysages saccagés et à une incapacité chronique à produire l'énergie indispensable à sa vie quotidienne.

Le rôle de Paul consistait à produire sur ces questions un « argumentaire » expliquant que tout allait bien, que le programme était un succès magnifique, et que les quelques désagréments observés n'étaient que des difficultés passagères que le gouvernement royal, dans sa grande sagesse, était en train de résoudre.

Le problème, c'est que Paul connaissait bien le dossier et qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'on lui demandait de raconter.

Son travail, quoique bien payé, n'était donc pas autre chose que celui d'un menteur professionnel chargé de masquer la vérité et les erreurs d'un gouvernement incompetent.

Et cette situation lui pesait beaucoup.

C'est pour cela que pour se détendre et oublier sa honte, il allait de plus en plus souvent se détendre dans l'accueillant salon de Fleur de Lotus.

\*

Dans la grande salle du conseil, l'ambiance était tendue.

- *Expliquez-moi ce qui s'est passé, Younis.*
- *Eh bien majesté, d'après les premiers éléments de de l'enquête, le feu aurait pris juste avant le coucher du soleil...*
- *Je ne vous demande pas l'heure qu'il est, je veux savoir ce qui est à l'origine de cet incendie ?*
- *Non n'en savons rien, majesté !!*

- *Un accident ? Un acte criminel ?*
- *Il est trop tôt pour le dire. D'ailleurs, le feu a tout détruit, et on aura peut-être du mal à jamais savoir ce qui s'est passé.*
- *Mais, Sire, une partie du peuple commence à gronder. Ils accusent les Verts et les Bleus des camps extérieurs d'avoir mis volontairement le feu.*
- *Que cela soit vrai ou faux, ça risque de dégénérer encore en émeutes sanglantes, gémit le bon Roi Philomène.*
- *Oui, la populace haineuse va encore se saisir de ce prétexte pour persécuter ces pauvres gens innocents, dit Jacquot-la folie.*
- *Il faut absolument désamorcer tout de suite cette rumeur, dit Younis. Je vais ordonner à mes hommes de dire que c'est certainement un accident.*
- *Mais est-ce que cela sera suffisant pour calmer le peuple ? s'inquiéta Philomène.*
- *Nous pourrions organiser de grandes fêtes, décorer tous les monuments de la ville aux couleurs de l'arc-en-ciel, les emballer dans des volutes de soie multicolores, proposa Jacquot-le-fou. Cela distrairait le peuple. On pourrait aussi projeter un hologramme sur le Temple, comme cela on aura l'impression que ce qui a disparu est toujours là.*
- *Et puis, nous pourrions proposer un grand programme de réhabilitation du Temple, avec installation d'entonnoirs à vent sur la nouvelle toiture, proposa Rucius-le-Sagouin.*
- *Mais comment va-t-on financer tout cela ? demanda le Roi. Les caisses sont vides, le peuple gronde contre les impôts.*
- *Eh bien on pourrait créer une nouvelle taxe sur les riches, enfin sur ceux qui ont encore à manger. Cela ferait plaisir aux autres et montrerait que nous sommes épris de justice, dit Claudio-doigts-crochus.*
- *Ah !! Oui ! Ah !! Oui !! dit le Roi. Mais tout de même, vous ne croyez pas qu'il faut d'abord chercher à savoir ce qui s'est vraiment passé avec cet incendie ?*

Gênés, les ministres baissèrent tous les yeux vers leur maroquin. Aucun n'avait la conscience très claire, et tous craignaient que leur responsabilité ne soit engagée d'une manière ou d'une autre dans la tragédie. Peut-être les hommes de Younis-gros-bras avaient-ils négligé la surveillance de l'édifice ? Peut-être Jacquot-la-folie avait-il consacré trop de temps à la préparation de son dernier défilé emplumé des diversités pour s'occuper sérieusement de la sécurité-incendie du Temple ? Peut-être Claudio-doigts-crochus avait-il trop réduit les budgets affectés à l'entretien de l'édifice afin de construire quelques entonnoirs à vent supplémentaires à la demande de Rucius-le Sagouin ? Non, non, mieux valait éviter toutes ces questions gênantes. Le mieux serait que l'enquête permette de

désigner un lampiste, par exemple un ouvrier imprudent, de manière à éviter de mettre en cause les responsables hauts placés.

- *Pour l'instant, certains indices semblent montrer qu'un ouvrier aurait fumé sur le chantier, ce qui est rigoureusement interdit, répondit Younis. Et puis, le gardien de service n'a pas détecté à temps le départ du feu.*
- *Donc, l'incendie serait dû à une négligence du petit personnel ?*
- *Oui, c'est cela. Et il faut absolument empêcher qu'on diffuse de fausses rumeurs et qu'on dise n'importe quoi sur ce malheureux accident.*
- *Mais si le peuple continue à croire les fausses rumeurs ?*
- *On pourrait peut-être renforcer les doses d'euphorisants dans l'eau potable ?* proposa soudain Rucius.

Depuis quelques années, le faible Roi, terrifié par la montée de la révolte populaire, s'était résigné à mettre en œuvre, sur les conseils de ses ministres, un programme secret d'introduction de psychotropes et d'euphorisant dans l'eau du robinet de la ville d'or. Au départ un peu réticent, il s'est finalement rendu aux arguments avancés par ses conseillers : cela permettrait aux gens de se désinhiber et de participer plus activement aux grands orgies publiques organisées par le ministère du bonheur, disait Jacquot-la-folie ; cela éviterait la propagation d'émeutes violentes, les gens étant abrutis par les calmants, défendait Younis-gros-bras ; cela les rendrait plus passifs face aux nouvelles et inévitables hausses d'impôts, affirmait Claudio-doigts-crochus.

- *Oui, mais on a déjà augmenté trois fois les doses l'an dernier. Il paraît même que dans certains quartiers, les populations commencent à s'accoutumer et que les calmants font de moins en moins d'effet, objecta le Roi.*
- *Oui, c'est vrai, répondit Rucius. Il y a un réel danger d'accoutumance, qui explique peut-être la multiplication des émeutes.*
- *Oui, dit Jacquot. Si les gens commencent à voir le monde tel qu'il est vraiment, ils risquent de s'insurger pour de bon.*
- *Qu'est-ce que vous proposez, alors ?* demanda le Roi.
- *J'ai peut-être une solution, répondit Rucius. Mes services techniques ont mis au point une nouvelle molécule, le RK2, plus puissante celle que nous avons utilisée jusqu'ici, et qui entraîne moins d'accoutumance.*
- *Vous êtes sûr de votre coup au moins ? Vous n'allez pas nous refaire l'opération GLC3 ?*

Tentée à titre expérimental dans une petite bourgade reculée du nord du pays, l'introduction de la molécule GLC3 dans l'eau potable s'était traduite par une multiplication des cas d'hallucinations et de délires schizophréniques, qui avaient conduit la population d'un quartier entier à s'entretuer après être sortie nue dans la rue, en imitant des cris d'animaux sauvages. Il avait fallu tout l'art de Younis-les-gros-bras pour éviter que l'affaire ne s'ébruite et ne se transforme en scandale national.

- *Non, nous avons pratiquement terminé les phases de test. L'effet est magnifique : les gens restent calmes et de bonne humeur même quand on leur annonce qu'ils sont ruinés par les impôts et que leur famille a été assassinée par les brigands. C'est vraiment une bonne molécule. Tout est prêt pour une diffusion du produit sur grande échelle. Faites-moi confiance.*
- *Pour le GLC3 aussi, on vous avait fait confiance, et vous avez vu le résultat... Mais bon, on est un peu dans l'urgence. Quand pouvez-vous commencer ?*
- *Dans 8 jours, j'aurai assez de produit pour alimenter toute le centre de la Ville d'or.*
- *Et les faubourgs lointains ? et Casalotti ?*
- *Vous savez que ce qui compte vraiment, c'est la tranquillité des habitants du centre, dit Younis. Vous y allez, vous, dans ces endroits perdus ? De toute manière, ce c'est déjà plus vraiment l'Utopie, là-bas...*

Le vieux Roi Philomène était las, découragé. Il sentait peu à peu le pays échapper à son contrôle, à mesure que son beau rêve d'une société idéale s'effondrait dans la violence des émeutes. Année après année, il voyait s'éroder l'enthousiasme et l'énergie de sa jeunesse.

- *Bon, allez-y si vous êtes sur de vous. J'espère que nous ne commettons pas une erreur...*
- *Rassurez-vous, sire. Vous pouvez vous reposer sur nous. Nous avons la situation bien en mains.*

Younis-gros-bras regarda ses collègues avec satisfaction. Tous étaient conscients de l'usure du souverain, de l'échec de son rêve généreux, du risque de chaos auquel le pays était exposé à brève échéance en l'absence de mesures d'urgence. Mais, par-dessus-tout, ils étaient attachés au maintien de leurs privilèges, de leur pouvoir et de leurs prébendes. Et la meilleure façon d'y parvenir, c'était encore d'endormir le peuple et de lui faire passer l'envie de se révolter par un mélange de mesures démagogiques, de mensonges, d'illusions, de répression ou d'intimidation larvée. Chacun s'était donc partagé les rôles pour transformer l'Utopie en un royaume du faux-semblant. Jacquot se chargerait de célébrer l'avènement du chaos par des fêtes splendides célébrant la disparition de l'ancien monde et la liberté nouvelle de faire n'importe quoi avec n'importe qui ; Younis assurerait l'ordre public et ferait la chasse aux porteurs d'idées rebelles, hostiles à l'effondrement de l'ancien monde et rétifs à l'invasion du pays par les hordes barbares ; Rucius ôterait au peuple la force de se révolter par la diffusion massive de psychotropes et d'euphorisants ; et Claudio calmerait le peuple en distribuant aux pauvres et aux miséreux quelques pièces d'or supplémentaires, volées aux travailleurs surimposés ou empruntées aux usuriers Dombards. Cela durerait ce que ça durerait. Pas

très longtemps, sans doute, mais suffisamment pour permettre aux ministres d'amasser des fortunes fabuleuses avant de s'enfuir, le moment venu, à l'étranger.

Mais les choses n'allaient pas se passer tout à fait comme prévu...

\*

D'un geste du doigt, Fleur de Lotus referma l'écran tactile qui lui permettait, chaque jour, de voir son fils resté en Sinélie et de lui parler. Cette brève conversation constituait pour elle un véritable baume au cœur, compensant tous les sacrifices qu'elle avait réalisés pour lui et pour le reste de sa famille. Quand elle avait perdu son travail d'ouvrière, dans sa lointaine usine de Sinélie du nord, fermée pour cause de restructurations industrielles, elle avait soudain été confrontée au spectre de la misère. Et l'émigration vers l'étranger lui était bientôt apparue comme la seule solution possible pour subvenir aux besoins de sa famille. Elle rêvait depuis longtemps de connaître cette belle ville d'or, capitale d'Utopie, avec ses grandes avenues et ses monuments prestigieux comme le temple de Jupiter !!! Alors, poussée à la fois par la nécessité et par le désir d'aventure, elle s'était un beau jour à quitter son pays d'origine pour saisir la chance d'une vie meilleure !! En Utopie, paraît-il, l'argent coulait à flots, les salaires étaient cent fois plus élevés qu'en Sinélie, les hôpitaux étaient gratuits, et, le soir, elle pourrait se promener sur la plus belle avenue du monde pour y faire son shopping !!

Mais en arrivant ici - au prix de combien de dettes et de difficultés ! -, c'est une déception amère qui l'avait attendue. Au lieu de palais de marbre blanc, un gourbi infect et surpeuplé, dans un quartier perdu, dévasté par la violence et la misère ; au lieu d'un travail facile et bien payé, un labeur d'esclave dans un atelier clandestin ; au lieu de promenades tranquilles le long de belles avenues, la peur d'une agression au retour d'une journée de travail sans fin... Et puis, sans papiers en règle, elle ne pouvait même pas retourner, de temps à autres, dans son pays pour serrer son fils contre son cœur ou pour soigner son vieux père malade... Combien de nuits avait-elle ainsi pleuré, pendant les premières années de son exil, ses rêves perdus !! Et ce n'est pas non plus de gaieté de ce cœur que cette ancienne mère de famille, habituée pendant toute la première partie de son existence à une vie d'ouvrière rangée, avait un beau accepté de travail de gourgandine !!! Mais c'était aussi tellement plus lucratif !!! Avec l'argent qu'elle gagnait ainsi, en donnant en peu de bonheur et d'illusion dans hommes de la Ville d'or, elle pouvait désormais faire vivre largement sa famille, rembourser plus rapidement les dettes qu'elle avait contractées pour venir en Utopie, et même épargner suffisamment d'argent pour espérer acheter en vue de ses vieux jours un bel appartement dans sa ville d'origine.

Bien sûr, sa situation présentait certains inconvénients. Elle était constamment exposée au risque d'une rafle opérée parmi les clandestins par la milice royale, suivi d'une mise en cachot et d'un renvoi brutal dans son pays. Le faubourg où elle travaillait était dangereux, et elle n'était pas plus que ses collègues à l'abri d'une agression de la part des petits voyous verts ou bleus, toujours à la recherche d'argent et qui savaient bien que ces proies faciles n'oseraient même pas aller porter plainte contre eux. Il y avait les journées de travail interminables, les heures d'attente inutiles, les revenus irréguliers voire interrompus par la maladie ou l'accident, les clients désagréables ou violents, la peur que leur famille en Sinélie ne soit informée de leurs inavouables activités utopiennes... Parfois même, l'une d'entre elles étaient victimes d'un meurtre...

Mais, malgré tous ces désagréments, ces femmes parvenaient à vivre convenablement, et même à raisonnablement espérer un avenir meilleur. Elles pratiquaient entre elles une solidarité de tous les jours qui les aidait à mieux affronter les coups durs. Cuisinant, cousant, repassant, promptes à mettre en place toutes sortes de petits commerces, bref pratiquant un système D généralisé, elles parvenaient à réduire considérablement le coût de leur existence. Tous les clients n'étaient pas désagréables ou indifférents, certains au contraire leur plaisaient, devenaient des amis, et il était fréquent qu'un mariage permette à l'un ou l'autre d'obtenir des papiers, voire de fonder en Utopie une famille parfois durable. Et, une fois sorties de la clandestinité, elles pouvaient enfin réaliser le rêve si longtemps caressé : partir quelques semaines en Sinélie pour y revoir leur famille et leurs enfants...

Et puis, Fleur de Lotus était heureuse de son statut de patronne. Comme tous ses concitoyens, c'était une commerçante dans l'âme. Elle adorait décorer son salon de jolies fleurs, tester de nouveaux éclairages, compter et recompter le soir le joli produit de sa dure journée de travail, qu'elle irait le lendemain apporter à la banque. Et ce pactole était pour elle la promesse d'une vie future à l'abri du besoin.

Lorsqu'elle vit Paul ouvrir la porte pour rentrer dans sa boutique, elle éprouva un sentiment de gaité. Non seulement c'était l'un de ses meilleurs clients, mais c'était aussi un homme très gentil, qui avait entrepris depuis quelques temps de lui donner des cours de langue utopienne à leur moments perdus. Elle se précipita donc pour lui donner un grand baiser sur les deux joues.

- *Bonjour, fleur !!*
- *Bonjour, professeur !!! Comment ça va ?*

\*

Une heure auparavant, Paul avait signé le bon à tirer de la nouvelle brochure du ministère, intitulé : « *Les entonnoirs à vent : une énergie propre, fiable, bon marché, renouvelable, 100 % utopienne* ». Après avoir poussé un long profond soupir, les yeux perdus dans le vague, il mit son manteau et partit de son bureau. Mais au lieu d'emprunter comme à l'accoutumée la ligne d'autométro souterraine qui le conduisait habituellement à son domicile, il remonta à l'air libre et saisit un aérovélo de louage pour se rendre à Casalotti. Il avait vraiment besoin de passer un moment avec Fleur de Lotus pour oublier l'angoisse et la colère qui l'étreignaient.

Pourtant, sa vie présentait toutes les apparences de la réussite : il occupait un poste élevé dans un ministère prestigieux ; il gagnait bien sa vie sans s'épuiser à la tâche ; homme cultivé et séduisant, il était entouré d'amis et de maîtresses. Et cependant, il était profondément insatisfait, presque révolté même, par l'évolution du royaume. L'Utopie, en effet, autrefois pays de la liberté, se transformait peu à peu en une sorte de semi-dictature où les actes les plus naturels étaient réprimés, où il fallait sans cesse surveiller ses paroles pour éviter de provoquer l'ire des nouveaux puritains, et où l'Etat royal exerçait à travers ses écrans influenceurs et ses réseaux de psycho-communication un contrôle étroit sur le comportement et même sur les pensées des habitants.

Tout avait commencé, vingt ans plus tôt, avec des étranges lubies de la reine Marylène, épouse du bon Roi Philomène. Celle-ci était convaincue que, de tous temps, les femmes avaient été injustement dominées par les hommes, cantonnées à des tâches subalternes, et que cette situation devait désormais cesser. Menant son époux à la baguette, elle l'avait aisément convaincu que dans la société idéale dont il rêvait, une indifférenciation totale devait désormais régner entre les sexes de manière à liquider l'héritage de l'ancienne société patriarcale.

Terrifié par les imprécations de son épouse, le Roi avait donc édicté toute une série de lois concoctées par elle, visant à effacer toutes traces de différences entre les sexes. Il était, par exemple, désormais possible de se marier entre personnes du même sexe. Dans les écoles, les garçons et les filles étaient obligés de jouer aux mêmes jeux. Une stricte égalité des salaires et des carrières régnait désormais entre hommes et femmes, indépendamment du travail de chacun. Dans la rue, il était désormais interdit aux hommes d'aborder gentiment une femme pour lui dire qu'elle portait un jolie robe. D'ailleurs, afin d'abolir les dernières différences visibles, les hommes étaient désormais encouragés à porter des jupes et les femmes, des débardeurs et des pantalons. Des milliers d'œuvres littéraires anciennes, considérées comme porteuses d'une vision patriarcale dépassée des rapports entre les sexes, avaient été interdites et retirées des bibliothèques publiques. Et toute une série de règles très strictes avaient été instaurées pour régir les relations amoureuses: avant chaque rapport sexuel, les partenaires devaient, sous peines de très lourdes amendes, cosigner un formulaire en trois exemplaires certifiant que la relation était librement acceptée par les deux partenaires, et réalisée à titre gracieux, sans échange d'argent d'aucune sorte.

Les conséquences sur les relations entre hommes et femmes avaient été désastreuses. Les hommes se gardaient désormais de dire le moindre mot à une inconnue, de faire la moindre cour un peu insistante à une femme désirée, de faire le moindre cadeau à leur amante. Le désir amoureux, parasité par la peur d'une amende ou d'un procès, s'était massivement étioilé, et hommes comme femmes vivaient désormais côte à côte, dans leurs mêmes vêtements asexués, sans avoir même envie désormais de se rapprocher. La Ville d'or, qui autrefois avait été appelée la capitale de l'amour, était désormais peuplée de gens tristes et secrètement frustrés. Et ce n'étaient pas les grandes orgies publiques organisées par le ministère du bonheur, où les habitants étaient incités contre leur gré à se livrer à toutes sortes d'expériences sexuelles hétérodoxes, qualifiées de « libératrices », qui amélioraient les choses. Car ces manifestations subventionnées ne suscitaient aux yeux de la majorité silencieuse qu'un profond dégoût. Le nombre de naissances avait dramatiquement décliné, d'autant que les femmes étaient désormais trop accaparées par leur travail pour souhaiter être mères, et les crèches du royaume étaient désormais désertes. Les hommes, découragés par la discrimination qui s'exerçait désormais à leur encontre dans les entreprises et les ministères, se détournaient peu à peu de leur travail pour s'adonner aux tristes joies de la paresse. Au total, cette soi-disant « libération » des femmes n'avait abouti qu'à créer une société coincée, pudibonde, triste, démoralisée, où les rapports entre les sexes étaient désormais soumis à la surveillance constante des censeurs et des tribunaux.

Si au moins cette évolution tragique avait abouti à une véritable égalité !! Mais pas du tout !! Les règles strictes qui régissaient désormais les rapports entre les sexes ne s'appliquaient, en effet, que dans le périmètre étroit du centre de la Ville d'or. A l'extérieur, dans les faubourgs déshérités où



s'entassaient les populations misérables venues du monde entier, c'était au contraire l'anarchie qui régnait. Les milices royales ne mettaient en effet plus les pieds dans ces quartiers dangereux, où les lois du pays ne s'appliquaient plus. A la place, c'était le règne du plus fort, du plus violent, qui s'était établi sans limites. Et comme les populations qui vivaient là étaient issues de cultures infiniment plus traditionnalistes que celles des autochtones, les plus forts et les plus violents étaient bien sûr, les hommes. Et l'on arrivait à ce paradoxe que, dans cette société d'Utopie où le discours sur l'égalité des sexes était constamment répété comme un mantra, la soumission des femmes n'avait jamais été aussi totale, du moins dans les faubourgs pauvres de la Ville d'or !!!

La tragique dégradation de la nature avait constitué une autre cause de l'étouffement des libertés et de l'étiollement de la douceur de vivre. La furie des volcans, la multiplication insensée des hommes, l'aggravation des pollutions de toutes sortes, avaient eu des conséquences épouvantables sur l'environnement : ouragans dévastateurs, tempêtes de gaz, destruction des forêts et des océans, pollution des fleuves et des eaux souterraines, disparition d'une grande partie des espèces sauvages : en quelques dizaines d'années, la belle planète Tiarra, qui avait généreusement nourri tant de générations d'êtres humains, s'était transformée en un dépotoir stérile et invivable.

Les conditions d'existence des hommes s'en étaient trouvées terriblement dégradées. Pour échapper aux cyclones dévastateurs, les habitants de la Ville d'or avaient dû se résoudre à mener une existence de troglodytes, dans d'étroites cellules enterrées à des dizaines ou des centaines de mètres de la surface. Pour réduire leur empreinte carbone, ils avaient dû s'astreindre à une alimentation artificielle à base de cultures industrielles d'insectes et de végétaux clonés. L'eau et l'air étaient désormais strictement rationnés et s'achetaient à des prix exorbitants sur le marché noir.

Mais, au-delà de ces restrictions matérielles, ce qui affectait plus encore le moral de Paul, c'était l'incroyable quantité de réglementation, interdictions et sanctions nouvelles qui s'étaient accumulées dans le but déclaré de protéger l'environnement : interdiction de se promener librement, sans autorisation préalable ou sans être accompagné par un guide, dans certaines zones naturelles protégées par la loi ; interdiction d'utiliser, en dehors de certaines heures et itinéraires fixés à l'avance, de véhicules considérés comme polluants ; interdiction de cueillir ou consommer une liste en constant allongement d'espèces vivantes sauvages ; interdiction de jeter ses déchets ailleurs que dans les dépotoirs strictement prévus à cet effet...

Et, le pire de tout peut-être, c'est toutes ces interdictions s'accompagnaient de la mise en place d'un réseau de surveillance de plus en plus efficace et implacable. On était loin, maintenant, des premières générations de caméras de surveillance vidéo et de radars embarqués qui laissaient encore subsister des espaces d'intimité et de liberté. Désormais, la surveillance était devenue absolue, permanente et omniprésente. Les réseaux de psycho-communication les plus modernes étaient capables de capter jusqu'aux pensées les plus intimes et les plus fugitives ; les casques à hologramme retransmettaient aux centraux de surveillance jusqu'aux rêves et aux fantasmes secrets de leurs propriétaires ; sans parler de tout l'attirail de télé-vidéos et d'ordinateurs neuroniques qui espionnaient sans répit les conversations, les actes et les travaux de chacun. Toutes ces informations, stockées dans les mémoires pratiquement infinies la cyber-galaxy numérique, étaient ensuite traitées en masse par les nouveaux logiciels super-boriques qui permettaient de suivre, pratiquement en direct, les pensées et les actes de chaque individu.

La justice, ou plutôt le système automatisé de punitions qui l'avait peu à peu remplacé, s'était également modernisée de manière spectaculaire. Lorsque les logiciels de surveillance repéraient une infraction, ou même la simple intention d'en commettre une, un procès-verbal était immédiatement rédigé et envoyé dans l'instant à l'ordinateur chargé de l'édition automatique des peines. La sentence, immédiatement effective sans possibilité de recours, était alors envoyée au coupable par psycho-transmission. Selon les cas, il pouvait s'agir d'une simple amende immédiatement débitée sur le compte en banque, de la restriction de certaines libertés comme celle de se déplacer ou de se procurer un supplément d'air pur sur le marché libre, ou encore d'une peine d'incarcération physique ou mentale. Un des très nombreux policiers-robots qui circulaient en permanence dans les rues de la Ville d'or venait alors prendre possession du coupable pour l'emmener en prison ou dans un centre de reconditionnement psychique.

Le résultat, c'est que les habitants de la Ville d'or, autrefois réputés pour leur esprit grivois, leur insoumission et leur joie de vivre, s'étaient peu à peu transformés en ectoplasmes craintifs et mutiques, constamment rongés par la crainte d'être repérés, inculpés, découverts, punis, pour toutes sortes de comportements anodins : sourire à une jeune femme dans la rue sans sa permission préalable, exprimer une idée non conforme à la doctrine ou à la vérité officielles, jeter une trognon de pomme ou une peau de banane ailleurs que dans la poubelle spécialement prévue à cet effet,...

Paul n'était pas très fier non plus du rôle que lui-même jouait dans tout cela. Il se rendait bien compte, en effet, qu'en dépit de son apparente réussite professionnelle, il n'était au fond qu'un petit rouage dans cette énorme machine à truquer la vérité, à contrôler et à punir qui avait progressivement été créée en Utopie, en lieux et place de la société idéale rêvée et promise par le Roi Philomène.

Quels étaient en effet, les métiers de ses meilleurs amis ? Jacek s'occupait de la création d'hologrammes géants destinés à créer l'illusion du beau et de la nature là où n'existaient plus que des terre-vagues contaminés, des quartiers dévastés et des monuments en ruine ; Francius développait des logiciels de reconnaissance bionique permettant de localiser n'importe quel individu en temps réel sur la base de ses caractéristiques biométriques ; Tiago, chimiste réputé, était engagé dans de grands programmes de recherche financés par le ministère du bonheur pour la mise au point de nouvelles molécules euphorisantes ; Idelys concevait des logiciels de réalité virtuelle permettant à toute personne munie de masque psycho-virtuel de s'évader en rêve dans un autre univers que celui de l'étroite cellule d'habitation où il était enfermé... Et le pire que tout, c'est chacun, pendant longtemps, avait été convaincu de jouer un rôle utile, au service du bonheur et du progrès de l'Humanité, alors qu'il contribuait simplement à créer les moyens d'asservir plus étroitement celle-ci par le contrôle et par l'illusion.

Mais les choses étaient en train, peu à peu, de changer, et les discussions enflammées avec ses amis montraient à Paul qu'ils étaient chaque jour un peu plus nombreux à prendre conscience, avec tristesse et dégoût, du sale rôle de petit technicien de l'oppression que le système leur faisait jouer. Et combien de fois, au cours d'une soirée bien arrosée, avaient-ils rêvé ensemble d'utiliser leurs compétences respectives, non pour renforcer cette dictature, mais pour la mettre à bas !! Leur

complot en herbe s'était cependant arrêté jusqu'ici au stade des beuveries sans lendemain du samedi soir...

En attendant, Paul éprouvait le besoin désespéré d'échapper à ce sentiment d'oppression et d'angoisse qui l'assaillait en permanence. Il était rongé par l'idée qu'il n'était que le pion minuscule d'un système, sommé de faire semblant de croire à tous ses mensonges et ses faux-semblants, obligé de cacher tout au fond de lui-même ses désirs secrets et ses pensées véritables pour se conformer à la stupide morale puritaine qui l'oppressait, soumis à un carcan insupportable de règles et de terrifiants dispositifs de surveillance...

Or, il existait un endroit dans la Ville d'or où il pouvait retrouver par moments un peu de sa liberté perdue. Cet endroit, c'était le faubourg de de Casalotti. Là-bas, pas de bunkers enterrés, mais de vieux immeubles un peu décatés avec un ou deux arbres au milieu de jolies arrière-cours pavées. Pas de surveillance vidéo ni d'écrans de cyber-contrôles, car les rares caméras qui avaient été installés là-bas avaient été vandalisées depuis belle lurette ; pas de masques à hologrammes produisant une réalité virtuelle sous contrôle, mais la chaleur humaine des conversations de comptoir dans les vieux cafés du boulevard ; pas de féministe coincée le fusillant du regard s'il avait le malheur de s'approcher un peu trop près d'elle, mais de gentilles femmes souriantes, jeunes ou moins jeunes, mais toutes heureuses de l'accueillir pour lui faire passer un moment agréable. Et parmi elles, sa préférée, sa grande amie, Fleur de Lotus avec laquelle il aimait passer des heures à papoter pour lui apprendre la langue utopienne, à savourer un bon plat sinélien préparé par elle, à lui apprendre un pas de danse, à parler de sa vie future, lorsqu'elle aurait enfin réussi à obtenir ses cyberpapiers...

- *Bonjour, Fleur de Lotus !*
- *Bonjour, professeur !! Comment ça va ?*
- *Moi, je suis toujours content quand je te vois !! Et toi ?*
- *Oh, on a encore eu plein d'ennuis hier !!!*
- *Qu'est-ce qui s'est passé ?*

\*

Tiago était un peu inquiet en se rendant dans le bureau du ministre. Pour quelle raison Rucius-le-Sagouin l'avait-il appelé d'urgence pour un entretien en tête-à-tête, ainsi qu'habituellement il se contentait d'une psycho-communication ? Peut-être encore cet histoire d'incident avec le GLC6 ? Pourtant, ce n'était pas faute de l'avoir prévenu que le produit n'était pas encore au point !!!

- *Bonjour Tiago.*
- *Bonjour, monsieur le ministre.*
- *Dites-moi, où en sont vos travaux sur le RK2 ?*

- *La molécule est pratiquement prête, monsieur le ministre.*
- *Et elle tient ses promesses ?*
- *Oui, l'effet calmant et hypnotique est plus de deux fois supérieur à celle du DGP2, que nous utilisons actuellement.*
- *Bien, il faut la mettre en production industrielle dès demain. Nous allons commencer à l'utiliser sur grande échelle la semaine prochaine.*
- *Mais il y a un problème, monsieur le Ministre.*
- *Quoi donc ?*
- *Les tests cliniques ont montré l'existence d'effets secondaires importants. Des patients ont été pris de vertige, de nausées. Nous avons eu plusieurs AVC et même deux décès.*
- *Deux décès sur combien de patients ?*
- *20000, monsieur le ministre.*
- *Oui, enfin 2 sur 20000, c'est tout à fait acceptable. Et puis nous sommes très pressés. Nous craignons des troubles graves dans les prochaines semaines et il faut tout faire pour calmer le peuple.*
- *Monsieur le ministre, mes services travaillent actuellement d'arrache-pied sur régler le problème. Nous avons déjà des pistes très sérieuses, et dans deux mois, nous aurons une nouvelle formule moléculaire sans effets secondaires...*
- *Deux mois, vous êtes fou !!! D'ici là, la populace risque d'avoir mis le royaume à feu et à sang. Il faut utiliser tout de suite la molécule dans sa forme actuelle.*
- *Mais, monsieur le Ministre, la santé publique...*
- *La santé publique, c'est une prérogative de mon ministère !! Donc ça signifie que s'il y avait un problème, on devrait aussi être capables de l'étouffer !!! Et puis, avec le RK2, ils vont être si abrutis qu'ils ne se rendront compte de rien et ne réagiront pas. Alors, on va mettre cette molécule en service tout de suite.*
- *Monsieur le Ministre...*
- *Je peux compter sur vous ou vous préférez donner votre démission ?*
- *Vous pouvez compter sur moi, monsieur le Ministre.*

- *Bien. Allez immédiatement donner les ordres pour lancer la production et la distribution dans les usines de traitement des eaux. Et tenez-moi au courant tous les jours.*
- *A vos ordres, monsieur le ministre.*

Taigo sortit ulcéré et révolté de l'entretien. Ainsi cette clique de potentats ne se contentait pas de mentir et de tromper le peuple sur l'état réel du royaume. Ils ne se contentaient pas de le droguer pour qu'il se tienne tranquille. Voilà maintenant qu'ils étaient prêts à l'empoisonner si cela était nécessaire à la pérennité de leur pouvoir !!! Tout cela n'était plus supportable, il fallait que ça cesse.

Mais que faire ?

Il composa mentalement le numéro de psycho-phone de ses amis Jacek et Idelys, dont il savait qu'ils partageaient son indignation. Peut-être pourraient-ils lui donner un conseil, voire monter avec lui une opération de résistance ?

- *Jacek ? Idelys ?*
- *Oui !*
- *Oui !*
- *Vous savez ce qui m'arrive ?*

\*

- *Tiens, installe-toi. Tu veux un café ?*
- *Oui, merci ; alors, raconte-moi...*
- *Il y a eu encore plein d'ennuis dans le quartier hier. Tu sais, on peu plus loin, vers le lac, à sortie du ravin, il y a un camp de nomades.*

Parmi les nombreux peuples migrants qui, au cours des années récentes, avaient déferlé sur l'Utopie, se trouvaient des nomades Tsikis des grandes plaines de l'est, qui étaient arrivés avec leurs carrioles à cheval. Ils vivotaient depuis lors, comme ils l'avaient toujours fait, d'artisanat, de tri d'ordures, de mendicité et de larcins plus ou moins graves, allant de petits vols dans les couloirs du métro à des séries très organisées de cambriolage. Ils changeaient souvent de lieu d'habitation, se déplaçant avec leur carriole d'un terrain vague à l'autre, à la périphérie des villes. Ils étaient entourés d'une réputation à la fois sulfureuse et mythifiée de marginaux, un peu voleurs, un peu musiciens, et, pour les femmes, putains ou diseuses de bonne aventure. Si les populations riches du centre-ville, dressées depuis longtemps à n'exprimer aucune idée xénophobe sous peine de sévères amendes, et d'ailleurs peu exposées à la coexistence avec ces nomades, ne faisaient pas preuve vis-à-vis d'eux d'une hostilité particulière, il n'en était pas de même des misérables populations migrantes étrangères de

la périphérie, victimes quotidiennes de leurs petits méfaits et qu'aucun tabou culturel n'empêchait d'exprimer un racisme et une xénophobie ouverts.

- *Et alors ?*
- *Eh bien figure-toi qu'on les accusé d'enlever des enfants dans les rues de Casalotti. Alors, hier, il y a plein de jeunes verts et bleus qui ont pris des bâtons et des couteaux pour aller attaquer leur camps.*
- *Et alors ?*
- *Il y eu des bagarres toute la nuit, avec des blessés.*
- *Et la milice royale n'est pas intervenue ?*
- *Ils ne sont arrivés que ce matin, quand tout était presque terminé.*
- *Oh, la, la, c'est vraiment incroyable que ce genre de choses se passent aujourd'hui en Utopie !! On dirait qu'on est revenus des siècles en arrière !!*
- *Il faut dire, quand même, que ces nomades sont une bande de voleurs !! L'autre jour, ils ont pris la bourse de Pierre-de-jade !! Ils n'ont que ce qu'ils méritent !!!*
- *Tu ne peux pas dire ça !!*

Paul était toujours un peu choqué des manifestations ouvertes de racisme et de préjugés ethniques de Fleur-de-Lotus et de des toutes ses amis. Pour elles, les Bleus étaient violents et méchants, les Verts stupides arriérés, les Tsikis malhonnêtes et voleurs, les Jaunes riches et avarés, les Roses utopiens de souche méprisants envers les autres peuples... Le problème c'est que les Verts, les Bleus, les Tsikis, les Icadiens qui cohabitaient à Casalotti exprimaient eux aussi des propos hostiles aux autres groupes, y compris envers les Sinéliens, jaloués pour leur habileté commerciale et leur réussite financière. Aussi, un climat latent de tension ethnique régnait-il entre tous ces groupes. Et si celui-ci restait-il encore supportable dans le faubourg relativement prospère de Casalotti, il n'en était pas de même dans les périphéries plus lointaines, depuis longtemps désertées par les autochtones Roses utopiens, et où les confrontations violentes entre communautés allogènes avaient tendance à devenir monnaie courante.

- *Et tu sais, il s'est passé encore autre chose de très grave !!*
- *Quoi donc ?* Demanda Paul, par avance affecté par ce déluge de mauvaises nouvelles.
- *Eh bien hier soir, une de mes amies a fait monter un Vert chez elle. Il s'est précipité sur elle et l'a étranglée.*
- *Elle est morte ?*

- *Non, parce son copain était là. Il l'a arrêté au dernier moment. Alors, le Vert l'a frappé et s'en enfui.*
- *Et la copine ?*
- *Elle avait le visage tout noir, avec les yeux qui lui sortaient presque des orbites. On a dû l'emmener à l'hôpital. Mais maintenant ça va.*
- *C'est vraiment insupportable. Et la milice royale ?*
- *Ils sont arrivés une heure après. Ils patrouillent dans le quartier pour trouver l'homme qui a fait ça. Mais pourquoi ils ne font rien pour protéger les gens ? Pourquoi ils n'installent pas des systèmes de surveillance avec des caméras et des écrans, comme dans les quartiers où habitent les Roses ? Au lieu de cela, tout ce qu'ils font, c'est de nous embêter et nous empêcher de travailler, alors qu'on ne fait de mal à personne !!!*

La Milice royale, en effet, arrêtait régulièrement des sinéliennes clandestines afin de les expulser. La vérité, cependant, c'est que la plupart étaient remises en liberté au bout de quelques jours, faute de moyens de les renvoyer dans leur pays. Quant à leurs salons de détente, une loi votée à la demande de la reine Marylène interdisait, pour des raisons morales, que le plaisir éprouvé dans ces lieux ne dépasse un certain seuil. Les milices royales, équipées de leurs détecteurs de plaisir, faisaient donc des contrôles fréquents dans ces lieux ; et gare si le plaisir mesuré dépassait le seuil de 100 bitq établi par la loi. C'était alors l'amende pour le contrevenant, la fermeture du salon et l'incarcération de sa gérante pour vente de plaisir non autorisé !!!

Pour Paul, ces conversations avec Fleur de Lotus sur le pénible quotidien de Casalotti étaient toujours source d'une grande tristesse. Elles lui donnaient également la mesure de l'échec utopien du projet de société idéale et de la lente transformation en un mensonge hypocrite. Que penser d'une société prétendant combattre avec vigueur la xénophobie et le racisme, mais qui laissait ceux-ci s'exprimer librement, et se traduire par des actes violents, du fait même des populations qui étaient censées en être victimes ? Que penser d'une société prétendant ouvrir ses bras à tous les miséreux du monde, mais, qui, une fois qu'ils étaient arrivés, les laissaient s'entasser dans des faubourgs misérables, invisibles depuis le cosu centre-ville ? Que penser d'une milice royale plus occupée à persécuter ceux de ces clandestins qui travaillaient pour gagner leur vie qu'à pourchasser les voleurs et les assassins ? Et quelle tristesse aussi de voir que ces pauvres sinéliennes, arrivées un Utopie à la recherche d'une vie meilleure, n'y trouvaient finalement que la violence, l'injustice, les périls de toutes sortes, la peur et finalement la désillusion !!! Paul en éprouvait même une sorte de honte patriotique vis-à-vis d'elles, frustré que son pays ne soit pas capable de leur offrir le bonheur dont elles avaient rêvé !!!

Mais surtout, en lui permettant de pénétrer dans la réalité quotidienne du monde des clandestins et des étrangers en situation irrégulière, cette amitié lui faisait prendre conscience qu'au-delà des rassurantes déclarations gouvernementales, le royaume d'Utopie était un train de basculer, dans de larges parties de son territoire, vers une situation de violence et de chaos. C'étaient des haines entre

groupes ethniques, des règlements de compte, des quasi-pogroms, des trafics en tous genre, une exploitation éhontée et sans limites du faible par le fort ; c'était tous les fléaux que les bien-pensants des centre-ville prétendaient combattre en paroles dans leurs quartiers bien tranquille, et qui se répandaient, sans aucune limite, dans ces faubourgs lointains, sans que personne ne s'y oppose ou ose même témoigner de leur omniprésence : racisme, violence, machisme, fanatisme religieux, drogue et alcoolisme, tout cela sur fond de misère, de désintégration sociale et de démoralisation. Bref, un noir chaos qui s'étendait chaque jour un peu plus en Utopie, et dont l'épouvantable réalité était niée par ceux-là même qui prétendaient lutter pour une société idéale !! Et le pire, c'est que ce déni des bien-pensants s'exerçait au détriment même des habitants les plus travailleurs et les plus honnêtes de ces quartiers, comme ces braves sinéliennes qui auraient été capable par leurs efforts de se sortir par elles-mêmes de la misère si elles n'avaient été abandonnés sans défense à la loi des voyous, de voleurs et des assassins et empêchées de travailler par des lois stupides !!!! Et pas question de dire ouvertement les choses, au risque de se faire traiter de réactionnaire et de xénophobe par les bien-pensants. Vraiment, c'était à pleurer de rage !!!

- *Bon, tu veux qu'on travaille un peu l'utopien ?*
- *Oui, d'accord. Les clients n'arriveront que dans une ou deux heures.*

Fleur-de-lotus devait passer le mois suivant un examen de langue, décisif pour l'obtention de ses papiers, et Paul l'aidait activement à s'y préparer. Ils sortirent livres et cahiers, et s'installèrent sur une table de la cuisine.

C'était toujours un plaisir immense pour Paul de donner des cours de langue à Fleur-de-Lotus. Chez elle et avec elle, il retrouvait toutes les sensations simples et saines que sa vie officielle ne lui procurait plus : au lieu de la réalité virtuelle, la réalité de la vie ; au lieu du mensonge organisé, la vérité des choses et des mots ; au lieu de plaisirs artificiels et solitaire, la chaleur d'une amitié et d'une tendresse féminine ; au lieu de discours hypocrites, la sincérité d'un échange de dons...

Puis, au bout d'une heure de conversation et de cours de grammaire, ils décidèrent qu'ils avaient assez travaillé pour ce jour-là. D'autant que du salon qui s'était peu à peu empli, leur parvenaient des bruits de conversation, des rires, et même quelques notes de musique.

- *J'ai fait venir un joueur de luth sinélien aujourd'hui. Tu veux l'écouter ?*
- *Oui, d'accord.*

Ils passèrent un moment dans le grand salon à écouter la musique. Paul savourait le bon, gâteau sinélien qui lui avait servi Fleur-de-Lotus, tout en l'invitant de temps à autre à esquisser un pas de danse... Il était heureux.

Tout à coup, un psycho-appel interrompit ce moment de détente.

C'était Tiago.

\*



- *Salut Tiago, ça va ?*
- *Oui, enfin si on veut. Ecoute j'ai parlé avec Jacek et Idalys ce matin. Il se passe des choses pas normales dans ce pays. Est-ce que je pourrais te voir avec eux pour en discuter ?*
- *De qui veux-tu parler, au juste ?*
- *Ecoute, je préfère ne rien dire par téléphone. Où veux-tu qu'on se voie ? Il faudrait un endroit... tranquille.*

Paul réfléchit à peine.

- *Je connais une maison de détente sympa à Casalotti. C'est bien isolé, sans écrans, sans caméras, sans psycho-capteurs ni géo-pointeurs. Ça te va ?*
- *Mmm, d'accord. Mais question sécurité, ça ne craint pas trop ?*
- *Non, ça va, c'est Casalotti quand même, pas un coupe-gorge de la grande périphérie. Et puis faut savoir ce que tu veux. Tu m'as demandé un endroit discret, non ?*
- *Bon, d'accord.*

Et, deux heures plus tard, les quatre amis se trouvaient réunis dans la maison de Fleur-de-Lotus.

Pour éviter le soupçon d'in vraisemblance que pourraient ressentir certains lecteurs, je voudrais préciser un point important. Malgré les progrès gigantesques des techniques de surveillance, malgré les fortes tentations qu'éprouvaient les hommes au pouvoir d'utiliser celles-ci afin de renforcer le contrôle de la population, le royaume d'Utopie restait, fondamentalement, un Etat de droit. Et la protection des libertés individuelles constituait même l'une des composantes fondamentales du projet de société idéale dont le Roi Philomène avait fait l'œuvre de sa vie. C'est pourquoi il était encore possible à des personnes animées d'un esprit de contestation de se parler, de se déplacer et de se réunir sans que la milice royale ait juridiquement la possibilité de les épier et de les espionner.

Personne, au ministère de la Tranquillité, ne connaissait donc l'existence des conversations entre nos quatre dissidents ni le fait qu'ils avaient décidé de se réunir secrètement à Casalotti, ni même le contenu de leurs entretiens, alors que rien n'aurait été techniquement plus facile.

Mais c'est justement ces libertés qui étaient aujourd'hui menacées par la dérive d'un pouvoir de plus en plus autoritaire, ou plus exactement de plus en plus décidé à utiliser le mensonge et l'illusion pour se protéger de la colère du peuple.

Et l'objet de la réunion de nos quatre amis chez Fleur-de-lotus, c'était justement de trouver les moyens de stopper cette inquiétante dérive.

- *Rucius-le-Sagouin veut mettre dans l'eau potable un psychotrope encore plus puissant qu'avant, et en plus dangereux pour la santé, commença Tiago, en goûtant un délicieux gâteau à la fleur d'oranger préparé par Neige-de-Printemps.*
- *Jacquot-la-Folie m'a demandé de développer un logiciel de jeu virtuel immergé permettant de modifier les pensées des utilisateurs, s'indigna Jacek en savourant le thé vert fumant que lui avait apporté Papillon-des-Près.*
- *Younis-gros-bras veut qu'on mette en service le logiciel ultra-secret qui permettrait de savoir en permanence qui pense du mal du régime, dit Idalys en reprenant un morceau de la délicieuse mangue des montagnes délicatement épluchée par Biche-des-Bois.*

Tous, d'ailleurs, appréciaient la serviabilité souriante, l'attention au moindre de leurs désirs, témoignés par ces jeunes femmes, et qui contrastait tant avec l'attitude un peu rogue de leurs épouses et maîtresses de la Ville d'or, qui, contaminées par les illusions émancipatrices de la reine Marylène, refusaient désormais de leur accorder le moindre massage des pieds et de leur cuisiner le moindre gâteau, exigeant au contraire d'eux, sur un ton maussade, une stricte égalité dans le partage des corvées domestiques.

Comme si les menaces de dictature ne suffisaient pas !!! Voilà maintenant que les femmes d'Utopie se mettaient à traiter les hommes comme des ennemis !!!

- *Il faut vraiment faire quelque chose pour stopper ça. Sinon, bientôt, on pourra dire adieu à la liberté, s'écria Paul pendant que Fleur-de-Lotus lui massait délicatement les pieds.*
- *Oui, il faut s'organiser pour résister, plaïda Idalys tandis que Biche-des-Bois lui caressait tendrement les cheveux.*
- *On a tous des postes techniques clés, on devrait pouvoir bloquer le système à nous quatre, continua Jacek en regardant rêveusement Papillon-des-Près.*
- *Oui mais, c'est risqué, il faut vraiment bien préparer notre coup, ajouta Tiago tout en pensant que Neige-de-printemps était vraiment beaucoup plus jeune, plus jolie et plus souriante que l'acariâtre Fernanda qui partageait sa vie depuis plus de 15 ans.*
- *J'ai une idée, dit Paul.*

Et il exposa son plan.

Et, à partir de ce moment, je vous propose de choisir vous-même la fin de cette histoire, en cliquant sur celle qui vous plaira davantage :

- Les nouveaux maîtres d'Utopie.
- La dictature des illusions.

- L'aube de la liberté.
- L'embrassement final.

\*

### **Les nouveaux maîtres d'Utopie**

Le plan de Paul était simple : utiliser le contrôle technique exercé par lui-même et ses trois complices pour prendre le contrôle des esprits et de la réalité virtuelle, se débarrasser des ministres corrompus qui entouraient le vieux Roi Philomène, et instaurer une ère de justice et de liberté en Utopie.

- *Toi, Francius, tu vas suivre en permanence les déplacements des quatre ministres avec tes outils de géolocalisation et de reconnaissance bionique, pour que nous sachions à chaque instant où ils se trouvent. Toi, Idelys, tu vas diffuser à travers ton nouveau neuro-logiciel psycho-influenceur l'ordre aux milices royales de les arrêter et de les supprimer ; toi, Tiago, tu vas faire introduire des doses massives de tranquillisants dans les canalisations d'eau des ministères et du bunker royal pour qu'ils ne soient pas en état de réagir ; Et toi, Jacek, tu vas créer de beaux hologrammes pour donner au peuple le sentiment que la réalité est bien plus belle depuis que nous avons pris le pouvoir. Et moi, je vais rédiger des vidéogrammes multimédia pour expliquer que la dictature des menteurs est terminée, et que s'ouvre désormais, sous notre pouvoir bienveillant, l'ère de la vérité et du bonheur.*
- *Mais s'ils résistent ?*
- *Si nous agissons intelligemment, ils ne résisteront pas. Sinon, il faudra les supprimer ou les reconditionner.*

Le coup d'Etat réussit parfaitement. Le peuple fut informé qu'il avait été libéré de la tyrannie des menteurs et que sa liberté reconquise consistait à croire en toutes choses ses nouveaux maîtres. Les anciens ministres et leurs partisans furent éliminés ou soumis à de violents programme de psycho-conditionnement qui en firent des serviteurs dociles du nouveau pouvoir. Des moyens d'influence à la force décuplée furent mis en service pour faire croire au peuple qu'il vivait désormais dans un monde idéal.

Quelques temps plus tard, Paul, nouveau premier ministre du Roi Philomène, dut cependant se débarrasser brutalement de Jacek et d'Idalys, qui, sous l'influence de Biche-des-Bois et de Papillon-des-Prés, jalouses de la prééminence de Fleur-de-Lotus, avaient comploté contre lui. Désormais, il détenait, avec l'appui du fidèle Tiago – lui-même entièrement soumis à la charmante Neige-de-Printemps -, la totalité du pouvoir. Et il allait enfin pouvoir construire, face au temple de Jupiter, le palais de porphyre et l'or pur dont rêvait depuis quelques temps Fleur-de-Lotus.

\*

## La dictature des illusions

Le plan de Paul était le même que le précédent. Mais, mal préparé, trahi par des indiscretions, le coup d'Etat échoua. Les quatre complices furent arrêtés, reconditionnés et transformés en Zombies obéissants. Leur quatre maîtresses furent renvoyées manu militari en Sinélie, après qu'on leur eut coupé les oreilles et le nez. Et, pour éviter qu'un tel incident ne se reproduise et s'assurer à jamais de la docilité du peuple, Younis et ses séides firent mettre en service les hologrammes les plus merveilleux, les logiciels de psycho-contrôle les plus intrusifs, les systèmes de surveillance les plus implacables et les psychotropes les plus puissants dont ils disposaient, et dont plus aucune restriction morale n'empêchait plus la mise en œuvre. Puisque sinon, leur gouvernement éclairé aurait risqué, à tout moment, d'être renversé par une bande de dangereux aventuriers !!

\*

## L'aube de la liberté

Le plan de Paul était simple : il consistait à démanteler tous les moyens de contrôle et d'influence dont disposait le Pouvoir sur le Peuple, et d'en interdire à jamais l'usage afin de restaurer la liberté.

- *Toi, Francius, tu vas déconnecter tous les outils de géolocalisation et de reconnaissance bionique, pour que les gens soient de nouveau libres d'aller et venir sans contrôle. Toi, Idelys, tu vas mettre à la poubelle tous tes neuro-logiciels psycho-influenceurs, pour que les gens puissent penser à leur guise. Toi, Tiago, tu vas arrêter d'introduire des tranquillisants dans l'eau potable. Toi, Jacek, tu vas débrancher tous les projecteurs à hologrammes pour que les gens puissent à nouveau voir la réalité comme elle est. Et moi, je vais rédiger une proclamation pour expliquer que la dictature des illusions et de la surveillance est terminée, et que les gens ont retrouvé leur liberté de penser et d'agir sans que l'Etat se mêle sans cesse de leur dire ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent faire.*

Les programmes de réalité virtuelle s'interrompirent soudain. Enlevant leur casque, les habitants de la ville d'or s'aperçurent qu'ils étaient reclus dans de petites cellules souterraines. Affolés, ils sortirent à l'air libre, pour s'apercevoir, que, derrière les rassurants hologrammes désormais disparus, la ville d'or avait été entièrement dévastée par les ouragans et les incendies. Attristés, mais rendus plus vivants par la disparition de la camisole chimique, l'esprit libéré des psycho-influenceurs, ils commencèrent à discuter passionnément entre eux de la proclamation de Paul. Dans les parcs, dans les grandes avenues de la ville, ils se rassemblèrent par petits groupes pour parler d'amour et de liberté. Attirés par l'agitation, les musiciens Tsikas et les joueurs de tambours verts venus de Casarotti se joignirent bientôt à la foule. Une gigantesque fête commença alors à prendre spontanément place dans les rues de la veille. Hommes et femmes dansaient ensemble, les secondes lascives et provoquantes, les seconds leur faisant une cour assidue et même insistante. Bientôt, les couples allèrent s'isoler à l'abri des regards, derrière les immenses panneaux, désormais noirs et aveugles, des écrans de communication et de surveillance.

\*

## **L'embrasement final**

Le plan de Paul était le même que le précédent. Mais sa mise en application eut des conséquences inattendues et tragiques

Dans les terriers de la ville d'or, les habitants tentèrent frénétiquement de remettre en marche leur casque à hologrammes, en regardant, hébétés, les murs nus de leurs cellules. En remontant à la surface, ils découvrirent, terrifiés, les ruines de la ville que ne cachait plus aucun hologramme. Un déferlement de peur et de haine envahit leur esprit dont aucune camisole chimique ne contrôlait plus désormais les dangereux délires. Se saisissant de bâtons et de pioches, ils précipitèrent en masse vers le faubourg de Casalotti, en hurlant :

- *Mort aux étrangers !! Tout ça, c'est à cause des étrangers !!!*

Le désespoir et la violence se répandirent alors sur le pauvre royaume d'Utopie.

**Fin**